

Gerboise¹ bleue

1959, année cruciale pour Paul. Il avait 20 ans et ne voulait pas faire son service militaire en Algérie. Il savait ce que cela signifiait. Dans sa famille, on avait eu connaissance des massacres de 1945 à Sétif. L'occupation armée d'un territoire, quel qu'il soit, il ne voulait pas vivre ça. Son père avait été arrêté en 1943 à Tulle par la Gestapo et déporté en Allemagne à Buchenwald. Toute son enfance, Paul avait été nourri des faits de guerre, des luttes, de la résistance et des massacres perpétrés à Tulle et Oradour. Par le plus grand des hasards, sa demande pour travailler au service de la pacification avait été acceptée. En tant que normalien et instituteur, on l'envoya à Arak près de Tamanrasset pour préparer la rentrée scolaire. Aucune autorité française ne résidait là-bas.

¹ Petit rongeur des steppes et des déserts d'Afrique, à la longue queue, aux longues pattes postérieures, se déplaçant par sauts

Il serait le seul représentant. Et une classe unique de sept élèves l'attendait.

Dès son arrivée à Arak, il s'appliqua à montrer qu'il n'était pas militaire. Paul portait la blouse grise, la chemise blanche et la cravate noire. Puis, il prit le parti de baser principalement son enseignement sur la société saharienne : sa géographie, sa géologie, son climat, son agriculture, sa faune, sa flore, et ses relations sociales avec les multiples métiers exercés. Il parlait un excellent français certes, mais très sensiblement il finit par compléter ses phrases en berbère qu'il apprit très vite. Aux plus grands de ses élèves, il évoquait Darwin et un français célèbre pour ses études sur le désert : Théodore Monod. Et puis il parlait de Tierno Bokar, un sage musulman dont il avait retenu le prêche : « Les meilleurs des créatures seront parmi nous celles qui s'élèvent dans l'amour, la charité et l'estime du prochain ».

Les enfants l'aimaient beaucoup pour sa rigueur et sa jovialité. Il avait aménagé un dortoir isolé des vents de sable pour la sieste, une douche, des toilettes sèches et constitué un petit jardin potager avec l'aide quotidienne des élèves. Des tomates, des poivrons, des piments, des aubergines, de la vigne, du mil, du concombre, et même du chou avaient vu le jour au bout de quelques mois. Paul occupait aussi son temps libre à bricoler. Les boîtes de conserve se transformaient en maracas ou en téléphone à fil, et

les bouteilles en xylophone. Chacun à l'école possédait son instrument de musique.

Au fil des jours, il se fondit dans la société saharienne d'Arak, en partageant le thé et en fumant les feuilles de kif en petit comité. Il parlait peu, mais souriait beaucoup et cela était apprécié. On le voyait souvent écrire en solitaire. Un jour, il quitta la blouse pour le saroual et la djellaba. On ne lui fit aucune remarque. Et curieusement les autorités françaises semblaient accaparées par d'autres projets.

Un jour quand même, la gendarmerie française intervint avec force dans le village. Après quelques remarques disgracieuses sur la tenue vestimentaire de Paul et sa longueur de cheveux, le brigadier-chef ameuta les quelques indigènes présents. Il recrutait des travailleurs pour Reggane dans le Tanezrouft, un site en construction situé plus au nord. On devait y construire une tour de 100 mètres de haut. Les gendarmes repartirent bredouilles.

Et puis quelques semaines plus tard, en février 1960, le chef du village vint voir Paul pour lui dire de fuir immédiatement : « Les fellaghas te cherchent. Ils veulent te tuer pour se venger des exactions des militaires et des gendarmes ! » Alors Paul sembla abasourdi mais, malgré tout, il décida de rester à la grande déception du chef qui lui redit : ils vont te tuer.

Le lendemain matin, c'était le 13 février 1960. Alors que Paul faisait la classe, trois fellaghas sont arrivés silencieusement. Ils ont sorti Paul de sa classe en silence accompagné des élèves apeurés, puis ils lui ont attaché les mains dans le dos et l'ont traîné à l'extérieur sur une petite place. Là, un des fellaghas a brandi une dague. Alors, on entendit des portes s'ouvrir, claquer et des villageois, hommes et femmes, surgirent de toute part. Le chef du village, avançant en premier, prit autoritairement la parole pour dire : « Ça suffit, Il est des nôtres, lâche-le, c'est un frère ! » Sous la pression de la foule, les fellaghas s'en allèrent en annonçant qu'ils reviendraient. Mais l'avenir ne leur laissa pas cette opportunité...

En fin de matinée, ce même jour, le vent du désert apporta un immense nuage de feu qui enveloppa Arak et brûla tout ce qui était vivant.

La première bombe A française² venait d'être tirée sur le site nucléaire de Reggane au centre du Sahara. Cette bombe, perchée sur une tour métallique, développa une puissance de 70 kilotonnes soit quatre fois plus puissante que celle de Hiroshima.

Journal Le Parisien du 14.02.2014 : « *C'est une carte qui fait froid dans le dos. Classée secret défense par l'armée française pendant des*

² Gerboise bleue, c'est aussi le nom attribué à cette 1^{ère} expérience de bombe nucléaire française

décennies, elle vient d'être déclassifiée dans le cadre de l'enquête pénale déclenchée par des vétérans des campagnes d'essais nucléaires français (dans le Sahara au début des années 1960, puis en Polynésie dans les années 1970). Pour la première fois, le grand public découvre l'étendue exacte des retombées nucléaires radioactives des essais aériens réalisés par la France dans le Sahara algérien. Sur cette carte, que nous dévoilons aujourd'hui, les mesures de l'armée française montrent que, loin de rester cantonnées au désert, les retombées ont recouvert toute l'Afrique du Nord et même subsaharienne. On constate ainsi que treize jours après le tir de la première bombe aérienne française, la fameuse Gerboise bleue, des retombées radioactives atteignent les côtes espagnoles et recouvrent la moitié de la Sicile ! »